

Constantine, un théâtre, quelques fantômes et Gluck.

Alain Amato



Le théâtre municipal.

On imagine la plupart du temps que ce sont les châteaux qui hébergent le plus de fantômes. Je suis persuadé que ce sont les théâtres qui en recèlent le plus, parce que la plupart des sentiments humains, déclamés par des acteurs aux égos surdimensionnés, s'y sont si intensément exprimés sous la lumière des projecteurs, face à des spectateurs attentifs et captivés que leurs paroles, leurs déclamations, leurs mélodies se sont déposées sur la poussière des plateaux, le montant des décors, le velours des fauteuils, le banc des poulaillers, la pénombre des loges. Il faut ajouter aussi les flots de musique, les salves d'applaudissements et d'acclamations, et tout concoure alors à ce que l'ensemble de ces vibrations imprègnent profondément et durablement ces lieux de divertissements.

Partant de ce postulat, on peut imaginer qu'au théâtre municipal de Constantine, une multitude de souvenirs fantomatiques bruissent ainsi depuis notre départ de 1962. Cet article n'a pas vocation de retracer l'histoire exhaustive de ce

théâtre de huit-cent places qui fut inauguré il y a bientôt 133 ans, le 6 octobre 1883 alors que Jules Grévy était président de la république. Mon but est seulement de rapporter quelques souvenirs, quelques échos de cette vie artistique et culturelle qui existait à Constantine et dont je fus témoin. De sa création jusqu'à l'Indépendance, tout les répertoires lyriques, dramatiques, vaudevillesques, boulevardiers furent représentés sur cette magnifique scène constantinoise.

Mon grand-père Joseph Amato (1882–1937) pompier bénévole, fut souvent appelé comme planton de sécurité pendant les spectacles. Comme il avait une bonne mémoire et une belle voix, il restituait à sa famille les airs entendus depuis les coulisses. Il tissa des amitiés avec les techniciens, si bien que lorsque son fils Jules Amato (1912–1994) voulut se faire de l'argent de poche, il le pistonna auprès de ses relations et Jules fut engagé comme machiniste. Ce qui aurait pu lui être fatal car au cours d'un changement de décor un filin qu'il maniait se frotta à un fil électrique. Un court-circuit se produisit et mon père lâcha promptement le filin quand il sentit les picotements du courant pénétrer au bout des doigts. Jules fit aussi de la figuration. La foule qui passe, l'arbalétrier de service, un juré dans la pièce *Roger la honte*, drame de Jules Mary. Pour un opéra il figura un moine présentant un lutrin au ténor. Celui-ci était alcoolique et cachait une bouteille de vin dans un des meubles du décor. Un opéra qui s'étale sur cinq actes, cela donne soif n'est-ce pas ! De cette période mon père conserva une photo des employés du théâtre, prise devant la mairie à la fin de la saison de 1936. Il garderait toujours des liens avec ses anciens collègues de jeunesse qui lui offriraient souvent des billets de faveur.

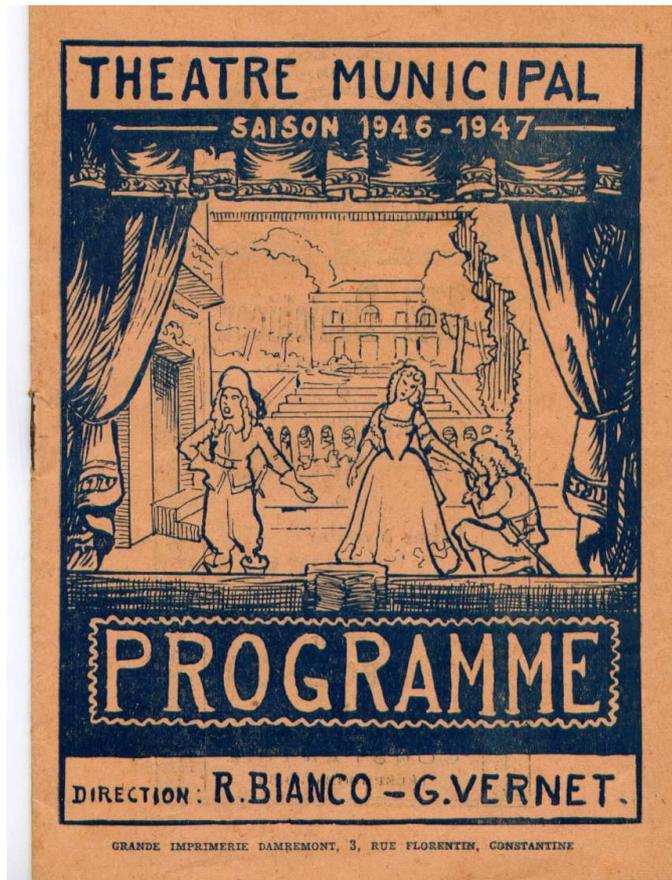


Les employés du théâtre municipal de Constantine en 1936.

Mes parents ont conservé un programme de la saison 1946–1947. Le directeur était René Bianco¹. L'opérette qu'ils virent s'intitulait *Le clochard de Madame !*, composée par Jean Saint-Preuil. Parmi les artistes, Roger Noel, 1^{er} trial du Chatelet. C'était un copain de mon père, connu en 1936, et qui souvent fut invité à notre table. Ma mère avait remarqué qu'il se teignait les cheveux. Dans ce métier, il faut toujours avoir l'air jeune ! Si Jules était le prénom de mon père, à Constantine tout le monde le connaissait sous le diminutif de « Lolo ». Au cours d'une représentation de l'opérette *Là-haut*, lorsque Roger Noël, dans le rôle créé en 1923 par Maurice Chevalier, entama la célèbre chanson : « Est-ce qu'on se lève tôt là-haut ? Quand reçoit-on les journaux là-haut ? Entend-on le métro, les tramways, les autos ? A-t-on le vrai repos là-haut ? », arrivé à la fin du couplet, Roger Noël s'avança sur le devant de la scène pour interpeller mon père d'un ton gouailleur – nous étions au deuxième balcon, presque à l'aplomb de la scène – « Et Lolo ! Ça va là-haut ! » Hilarité du

¹ René Bianco, baryton français, né à Constantine en 1908, décédé à Charbonnières-les-Bains en 2008. À partir des années 1950, il interprète régulièrement à l'Opéra de Paris les grands classiques du répertoire lyrique.

public ravi de cette improvisation. Éclat de rire de mon père. Ma mère extrêmement gênée. Et moi captant ce souvenir singulier.



Programme de 1946

Le premier opéra auquel j'ai assisté, c'est à l'automne 1948. À l'affiche : *Carmen*, Quelle découverte pour un enfant de six ans ! D'abord la salle magnifique, dans le style des théâtres à l'italienne, des dorures partout, des fauteuils en velours rouge, un plafond peint par Urbain Bourgeois (1842 – 1911), un rideau de scène imposant. Et puis la fosse d'orchestre qui s'anime, le chef d'orchestre qu'on applaudit à son entrée, les lumières qui baissent, le silence qui gagne la salle. Puis la musique de Bizet éclate et quelques scènes plus tard, enfin l'apparition de Carmen qui envahit l'espace. Cela vibre jusqu'au paroxysme et lorsque cinq actes plus tard Don José l'amoureux éconduit va poignarder Carmen, la main de ma mère qui se pose sur mon regard, pour que je ne puisse pas voir le meurtre. Quelle était belle, jeune, élancée, ardente et émouvante « ma » Carmen. Car dix ans plus tard, en

1958, lorsque nous allâmes voir une autre représentation de Carmen pour les neuf ans de ma sœur Colette, ce fut une déception. Nous vîmes apparaître une Carmen âgée, grosse et se déplaçant difficilement. La direction avait engagé une Carmen au rabais ! Et ma sœur qui n'a jamais eu sa langue dans la poche de s'exclamer, dépitée : « C'est ça Carmen ! ». Notre mère y alla d'un « Chut ! » péremptoire.

DISTRIBUTION

TROIS VALSES

Opérette en 3 Actes et 11 Tableaux
de MM. L. MARCHAND & A. WILLEMETZ

Musiques de Johann STRAUSS père & fils & Oscar STRAUSS

M ^{lle} ROBERTE JAN	: Fanny, Yvette & Irène Grandpré
MM. JEAN DARNEZ	: Octave, Philippe & Gérard de Chalency
ROBERT DYRASSEN	: Bruner fils
MM. P. MAESTRATTI	: Le Colonel de Chalency
DULAURIER	: L'assistant
A. MARTIN	: Soathène de Chalency, le pompier, le metteur en scène.
R. PRADEL	: Boltramini, le Président de Chalency, le Compositeur, le Producteur.
BIANCA	: St-Frix, le Maréchal de Chalency, le Directeur, le Photographe.
J. DUSSIN	: Bruner père, Fomont, Founicouls
M ^{lle} C. JARCY	: La Cestelli
M ^{lle} S. CHAZOT	: La douairière de Chalency
Maia TONY	: Madame Jules, la vieille bonne
Léna IG	: La journaliste
S. CHAUBARD	: Célestine M ^{lle} Raphaëlle, la maîtresse de l'auteur
MM. MOLLO	: Cyprien, l'auteur, le marchand
BRAKKA	: Le peintre, le régisseur, l'opérateur
CODACCIONI	: Florent
I. C. GUIGUE	: Eugène, el figurant
H. SEBBAH	: Le général anglais
GRENET	: Le nouveau garçon
G. AGNETTI	: Le barmân
ZITOUNE fils	: Le chamseur
D. AGNETTI	: Yolande, le capitaine des grenadiers

Madame Lucia PETROVA et le corps de Ballet
Mise en Scène de Robert DYRASSEN
Décors nouveaux de DEBAT — Luminaire F. FOURNIER
Machinerie B. ABDERRAHMANE



Roberto JAN
et
JEAN DARNEZ



Germaine BALTINI

Un programme de 1957.

Chaque livret avait sa ritournelle qui enthousiasmait le public. Voici un petit florilège de ces airs qui vibrèrent sur le Vieux Rocher. « Pour faire un bon mousquetaire, il faut avoir l'esprit joyeux, bon cœur et mauvais caractère... » (*Les Mousquetaires au couvent*). « J'ai fait trois fois le tour du monde... » (*Les cloches de Corneville*). « J't'emmène à la campagne, fait tes ballots, prends ton vélo ... » (*Un bon garçon*). « Ah ! Sous les pa pa, sous les palétuviers... » (*Toi c'est moi*). « Dans la vie faut pas s'en faire » (*Dédé*). « Je suis l'époux de la reine, poux de la reine, le roi Ménélas ! » (*La Belle Hélène*). « Je t'ai donné mon cœur. » (*Le pays du sourire*). « Avec la garde montante, nous arrivons, nous voilà... sonne, trompette éclatante, ta ra ta, ta ra ta ta » (*Carmen*). « Et puis pour *Véronique* la venue sur scène d'un âne, un vrai, réquisitionné au square Vallée, juste à côté du théâtre, où les enfants sages pouvaient faire des ballades à

dos de bourricots. Et alors Véronique pouvait entamer son « De-ci de-là, cahin-caha, va chemine va trottine, va petit âne ... ». Quel souvenir aussi dans *Là-Haut*, au moment de la chanson créée par Maurice Chevalier « Le premier, le seul, le vrai paradis, c'est Paris ! ». Le public si loin de ce Paris rêvé, de ce Paris mythique, s'enflammait pour applaudir à tout rompre à la fin du dernier couplet : « Ce sourire exquis, ne cherchez pas, c'est Paris ».

En 1957, la représentation de l'opérette *Toi c'est moi* propulsa aux premiers rôles Guy Bianca, un constantinois qui avait étudié le chant au conservatoire de cette ville. Au cours des années précédentes le public l'avait vu évoluer du rang de choriste aux prestations plus importantes.

Durant plusieurs saisons un couple de fantaisistes, Roger Martin et sa femme Léna Ig, insuffla beaucoup de dynamisme aux représentations. Hors théâtre ils présentèrent - notamment à la salle de l'Université Populaire où je les ai vus -, des numéros de cabaret dont un sketch où ils formaient un couple à la Dubout. Elle travestie en homme fluet, lui en grosse bonne femme virago.



Léna Ig et Roger Martin

Les décors de cette époque étaient composés par Roger Debat², artiste peintre, chef décorateur et directeur de Beaux-arts de Constantine. Ah ! son exposition de 1953 dans une grande salle située 18 rue Rohault de Fleury, j'ai encore en mémoire ses vues de Constantine disposées en suites colorées. Roger Debat fut mon professeur de dessin. Ses cours avaient lieu au dernier étage du théâtre. L'entrée était à l'arrière du bâtiment. Il fallait gravir tous les escaliers pour accéder à son atelier au dernier étage dont l'une des fenêtres avait la forme d'un hublot. C'est là que Roger Debat m'avait installé. De là, entre deux coups de crayon, nous pouvions passer sur la terrasse du théâtre pour profiter d'un joli point de vue sur la place de la Brèche.

La saison lyrique commençait à l'automne pour se terminer au printemps. Mais il n'y avait pas que des opérettes et des opéras à se produire dans cette salle. Je me souviens par exemple du passage des chansonniers Les Trois Baudets : Georges Bernardet, Pierre-Jean Vaillard et Christian Vebel.³ Après la représentation de leur revue, ils s'étaient installés dans le hall d'entrée pour signer *Les quat'saisons des Trois Baudets*, un almanach pour l'année 1947. Ce livre fut dédié « à Madame Amato, avec un joyeux bonjour pour Alain ».

Il y avait aussi des pièces de théâtre. Ainsi j'ai vu Jean Tissier dans la comédie *L'amant de Bornéo* vers 1950-51. Très curieux de voir pour la première fois en chair et en os un artiste de cinéma. Je fus déçu de le découvrir si loin sur le plateau alors qu'à l'écran grâce aux gros plans il était tout proche.

Le Centre régional d'art dramatique d'Alger (C.R.A.D.) présentait ses spectacles en tournées. C'est ainsi que j'ai pu assister le jeudi 11 décembre 1958 à une représentation de *La nuit des rois*, de Shakespeare, avec Jacques Fabbri irrésistiblement comique dans le rôle de Sir Tobie et le dimanche 12 avril 1959 à

². Roger Debat 1906 – 1972. Sur Internet un site lui est dédié.

³. Ces chansonniers bloqués en Afrique du Nord en 1942 se produisirent au théâtre des Trois baudets à Alger de 1943 à 1952.

celle de *Cinna* de Corneille, avec Maurice Escande dans le rôle d'Auguste. Entendre à Constantine une des grandes voix de la Comédie Française déclamer : « Cet empire absolu sur la terre et sur l'onde, Ce pouvoir souverain que j'ai sur tout le monde ... » quel plaisir !

Autres manifestations : Les galas de danses classiques donnés par les petits rats de l'école de Madame De Neef. Avec les copains nous y allions régulièrement ce qui nous permettait de lorgner les jambes et les épaules dénudées des filles de chez nous. Des concerts également, tel celui d'un ensemble de joueurs de guitares, cithares et mandolines qui s'appelait « Le Plectre », nom donné à l'objet permettant de gratter ou pincer ces instruments à corde. Cet orchestre avait une solide réputation d'excellence car il avait remporté plusieurs concours de musique en Algérie et Tunisie. Nous avons même une troupe de comédiens amateurs « La Compagnie du Vieux Rocher ». Ils interprétèrent en mai 1957 *La cuisine des anges* d'Albert Husson.

Mon père était brigadier de police. Très impliqué dans la gestion de l'orphelinat de la Police, il était chargé de trouver des fonds destinés à cette institution. Pour cette cause il organisa plusieurs concerts de musique arabo-andalouse dite Malouf. C'est l'orchestre Raymond du nom de son animateur Raymond Leyris⁴ qui se produisait. Parmi les musiciens il y avait aussi Sylvain Ghrenassia, le père d'Enrico Macias. Mon père m'amena une fois en fin d'après-midi, voir la préparation du concert. Je revois la salle vide, et alignés devant le grand rideau rouge les sièges prêts à accueillir les musiciens. Des tapis décoraient l'espace scénique. Une table basse ornée de fleurs trônait à l'avant scène. Comme ce concert allait se dérouler en soirée et qu'il y avait école le lendemain, je ne pus assister au concert, d'autant plus que mon père disait. « Un concert malouf, on sait quand ça commence,

⁴. Raymond Leyris a été assassiné à Constantine le 22 juin 1961.

mais jamais quand ça finit. S'ils sont inspirés, cela peut durer jusqu'à deux heures du matin, rien qu'avec une seule chanson ! »

De tous ces fantômes qui jouèrent et chantèrent la comédie sur cette scène du théâtre municipal de Constantine, celui que je chéris le plus, c'est mon oncle Yves Kerven, Chanteur d'opérettes, artiste de cabarets, Yves fit partie de l'avant dernière troupe avant l'Indépendance, celle de la saison 1960 – 1961. Lui qui se faisait appeler « Le Breton de Montmartre » pour ses numéros de cabarets, habitué des scènes parisiennes et de province, fut très dépaysé en débarquant dans cette Algérie en proie à la tourmente de plus en plus violente qui allait faire chavirer toute notre vie de « là-bas ». Son chant du cygne fut *Le pays du sourire* de Franz Lehar où il interpréta le rôle du comte Gustav : « Ton amour et mon amour, sont nés le même jour, d'un regard très court, mais qui nous charme pour toujours... » S'apercevant que sa voix perdait de la force, il allait abandonner la scène lyrique pour se consacrer uniquement au cabaret.



Yves Kerven dans *Le Pays du sourire*.

Théâtre comique, dramatique, lyrique mais aussi théâtre de la vie politique car ce bâtiment fut le témoin au mois de mai 1958 de l'agitation qui ébranla l'Algérie. Il servit de siège au Comité de salut public. De Gaulle vint y faire un discours. J'étais dans la foule avec mes copains à hurler « Algérie Française. » Grâce à mon appareil photo il me reste de cette vaine gesticulation politique quelques instantanés muets pris au milieu d'une foule en délire le jeudi 5 juin 1958.



De Gaulle à Constantine le jeudi 5 juin 1958

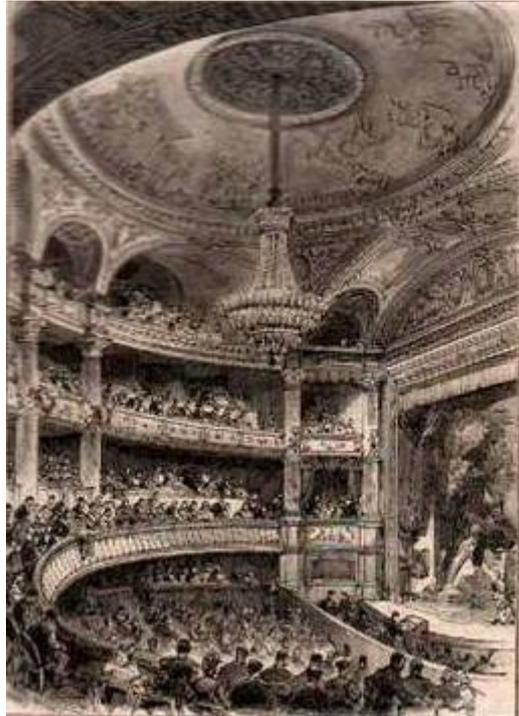
Pour conclure la tournée de ces souvenirs, je me souviens de cette fin d'après-midi d'été où mes parents et leurs amis s'étaient lancés dans une interminable discussion place de la Brèche, face au théâtre. Nous les enfants, en attendant que s'achève la phase statique de leur tchatche, nous jouions autour

d'eux. À un moment en regardant le fronton du théâtre, j'ai remarqué les noms d'hommes célèbres gravés dans des cartouches de marbre rouge, au-dessus des fenêtres du premier étage. L'un me sembla tellement drôle que j'en fis la remarque aux copains : GLUCK ! Un nom en forme d'onomatopée. J'imaginai un chanteur ayant avalé de travers sa partition et qui aurait eu un hoquet en forme de gluck et de faire le pitre avec mes copains Jacques et Pierre.

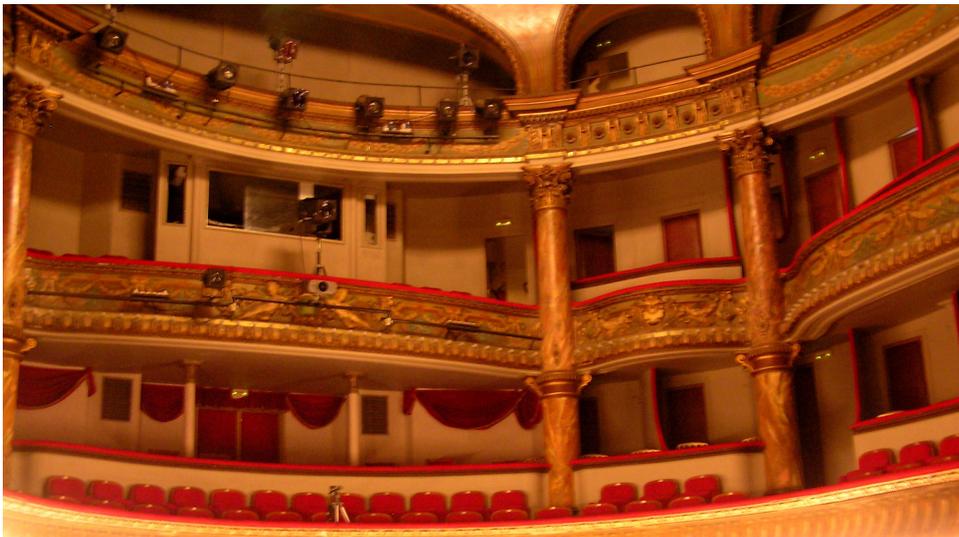
Plus de quarante ans après, au moment de la rédaction de cet article, si je me souvenais encore très bien, et pour cause, de ce Gluck à la sonorité cartoonnesque, je ne me rappelais plus du tout les autres noms. Mais grâce aux liens que peut créer Internet, un Constantinois d'aujourd'hui est venu en aide à un Constantinois d'autrefois. En effet suite à mon souhait, Abdallah Nemer, a eu la gentillesse de se rendre face au théâtre pour relever les cinq noms qui y figurent encore. Il m'a transmis ce qu'il a vu. De gauche à droite on peut lire dans cet ordre : Racine, Mozart, Molière, Gluck, Corneille. Trois dramaturges du XVIIe siècle entourant deux compositeurs du XVIIIe siècle sur un fronton du XIXe siècle. Si Mozart est universel, qui connaît Gluck de nos jours ? À part son célèbre lamento de l'opéra *Orphée et Eurydice*, chanté par le personnage d'Orphée, créé à Vienne en 1762 pour un contralto-castrat et interprété de nos jours par des voix à la limite de la tessiture féminine. Cet air commence ainsi : « J'ai perdu mon Eurydice, rien n'égale mon malheur ... ». En l'écoutant, mon père n'aurait pas manqué d'ajouter: « Quel figa molle ⁵, celui-là, avec une voix comme ça, c'est plus que son Eurydice qu'il a perdu ! ». Et il aurait conclu par un : « Moi, j'ai perdu mon Constantine, et j'en ai pas fait un opéra ! »

Rideau

⁵ De l'italien figa molla, figue molle. À Constantine se disait d'un dégonflé.



Le nouveau théâtre de Constantine in *Le journal illustré* du 28 octobre 1883.



La salle telle que nous l'avons connue.